

Romano Summa

**Les mutations de l'économie italienne:
vers de nouvelles formes de réalisme littéraire**

Autour de *Narrativa*, nuova serie, n. 31/32 « Letteratura e azienda : Rappresentazioni letterarie dell'economia e del lavoro nell'Italia degli anni 2000 »¹

Silvia Contarini nous propose avec le numéro 31/32 de la revue *Narrativa* la thématique « Letteratura e azienda : Rappresentazioni letterarie dell'economia e del lavoro nell'Italia degli anni 2000 ».

Le volume comprend vingt-deux études de critique littéraire accompagnés de trois textes juridiques concernant l'actuelle situation du marché du travail en Italie. Il s'agit des actes du colloque homonyme qui a eu lieu à l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense du 14 au 29 Mai 2009. C'était le quatrième d'une série de colloques qui visaient à enquêter sur le rapport entre la création littéraire et les transformations profondes et globales en cours dans la société et la culture italienne des premières années du XXIème siècle.

Ainsi, après avoir affronté la question de l'*identité nationale* et *ethnique* (*Narrativa* n. 28), celle de la *politique* (*Narrativa* n. 29) et celle du genre et du *gender* (*Narrativa* n. 30), la revue aborde un thème de grande actualité. Dans les dernières années, en effet, on a enregistré une véritable prolifération d'œuvres qui ont pour sujet le monde du travail et de l'économie.

Les intellectuels ne peuvent pas rester indifférents face à un tel phénomène : dans les pages de ce livre, ils visent la définition d'un nouveau courant littéraire, et entendent saisir les différences et les nouveautés par rapport au passé.

Le titre du volume, « Letteratura e azienda », révèle la volonté d'établir une continuité avec le passé, en faisant référence en particulier au n. 4 de la revue *Il menabò*² (1961), dirigée par Elio Vittorini, qui avait pour titre « Industria e letteratura ».

Les romans de cette époque-là (surtout ceux de Volponi, Bianciardi, Balestrini) enquêtaient sur une sorte de révolution industrielle qui avait touché l'Italie du Nord, lors du passage d'une économie agricole à une économie fortement industrialisée. Les romans contemporains, par contre, nous montrent le monde globalisé de la « révolution technologique » : l'industrie est toujours plus souvent remplacée par l'« entreprise », les activités se délocalisent et dans le marché du travail règnent la précarité et la flexibilité.

Les auteurs du volume cherchent les points de contact entre les deux époques. A ce propos, les œuvres de Paolo Volponi, figure centrale de la littérature industrielle italienne, sont analysées dans les essais de Giuseppe Nicoletti et Ugo Fracassa. Nicoletti étudie son dernier roman *Le mosche del capitale*, qui est également le dernier témoignage sur l'époque de l'industrialisation italienne. C'est un roman qui

¹ Les auteurs qui ont participé à ce numéro sont: Giovanni BONATO, Claudio BRANCALEONI, Paolo CHIRUMBOLO, Silvia CONTARINI, Maria Pia DE PAULIS-DELABERT, Raffaele DONNARUMMA, Ugo FRACASSA, Adalgisa GIORGIO, Monica JANSEN, Carmela LETTIERI, Laurent LOMBARD, Margherita MARRAS, Luca MARSI, Donata MENEGHELLI, Claudio MILANESI, Giuseppe NICOLETTI, Laura NIEDDU, Estelle PAINT, Eleonora PINZUTI, Irina POSSAMAI, Lucia QUAQUARELLI, Laura ROCATO, Oreste SACCHELLI, Caroline SAVI, Jurisic SREZCKO.

² Cf. E. Vittorini, « Industria e letteratura », in *Il menabò*, n. 4, 1961.

est publié en 1989, dans un moment où ces thématiques semblaient être sorties du panorama littéraire italien. La date de sa parution peut être donc vue comme le début d'un nouveau débat autour des relations entre « littérature et entreprise »³. Ugo Fracassa, par contre, vise à une confrontation entre les deux époques à travers l'analyse comparée du premier roman de Volponi, *Il memoriale* (1962) et le roman *La dismissione* (2002) de Ermanno Rea. Ce dernier est centré sur le démantèlement de l'aciérie Ilva de Bagnoli ; il symbolise l'actuelle « mort » de l'usine. Fracassa, intéressé aux aspects de la représentation littéraire, montre que Volponi décrit précisément l'univers sonore de l'usine, tandis que pour Rea il est possible de parler de l'usine à partir de l'idée du vide⁴. Considérer Bagnoli sans son usine, c'est comme décrire le passage d'un immense *plein* à un *vide* infini⁵.

La dismissione est également citée par Donata Meneghelli. D'après elle, l'usine n'est tout à fait « morte ». Ce qui n'existe plus c'est la classe ouvrière, anéantie par une affirmation du capital qui semble sans appel⁶.

Cependant, dans la littérature et le cinéma l'usine continue à « résister ». En sont des exemples l'œuvre de Rea, le roman *Mi sento già molto inserito* (2009) di Mauro Orletti ou encore le roman *Nicola Rubino è entrato in fabbrica* (2004) de Francesco Dezio. Si elle résiste, la raison est à chercher dans le caractère toujours éloquent et iconographique de l'univers de l'usine⁷.

En outre, l'usine continue à être liée à des problèmes tragiques, comme la question de la mortalité au travail, qui fait l'objet de l'essai de Monica Jansen. Les films *La fabbrica dei tedeschi* (2008) de Mimmo Calopresti, et *Tyhssenkrupp Blues* (2008) de Pietro Balla e Monica Repetto, le récit *Tanto si doveva* (2008) de Andrea Bajani, le livre-enquête *Lavorare uccide* (2008) de Marco Revelli, tous centrés sur les victimes du travail, nous montrent l'actualité et l'urgence de cette thématique, et sont abordés par Jansen dans une nouvelle culture de l'engagement⁸.

Laura Rorato e Claudio Brancaleoni analysent d'autres aspects encore liés à l'usine contemporaine⁹. Ils se servent des idées du sociologue Massimo Ilardi pour étudier le phénomène de la dématérialisation de l'usine et ensuite sa « représentabilité » littéraire. La précarité qui règne dans le monde du travail est pour Ilardi une conséquence directe de la dématérialisation de la réalité, phénomène qui a commencé déjà dans les années 1970, lorsqu'on assistait à la recherche exaspérée de richesse personnelle au détriment du respect des valeurs universelles comme l'égalité et la solidarité¹⁰. L'usine, qui faisait partie de l'identité même des travailleurs, est souvent remplacée par le call center, lieu par excellence de l'invisibilité et de la négation des rapports humains. A titre d'exemple, les deux auteurs évoquent deux œuvres d'Ascanio Celestini : l'œuvre théâtrale *Fabbrica* (2003) et le livre *I precari non esistono* (2008), qui décrivent l'actuelle situation dans

³ Cf. Giuseppe Nicoletti, "Una premessa quasi necessaria. Paolo Volponi e il romanzo industriale", In *Narrativa* n. 31/32, *Letteratura e azienda. Rappresentazioni letterarie dell'economia e del lavoro nell'Italia degli anni 2000*, Paris, Presses Universitaires de Paris Ouest, 2010, pp. 25-38.

⁴ Cf. U. Fracassa, "In luogo della fabbrica. Similitudini e paragoni dal Memoriale alla Dismissione", In *Narrativa* n. 31/32, p. 75-87.

⁵ E. Rea, *La dismissione*, Milano, Rizzoli, 2002, p. 17.

⁶ D. Meneghelli, "Gli operai hanno ancora pochi anni di tempo? Morte e vitalità della fabbrica", In *Narrativa* n. 31/32, p. 65.

⁷ *Ibidem*, p. 72.

⁸ Cf. M. Jansen, "Quando l'azienda diventa mortale. Le "morti bianche": narrazione e mutazione del soggetto operaio", in *Narrativa* n. 31/32, p. 125-136.

⁹ Cf. L. Rorato e C. Brancaleoni, "Dalla fabbrica al call center: la smaterializzazione della metropoli contemporanea", In *Narrativa* n. 31/32, p. 89-100.

¹⁰ M. Ilardi, *In nome della strada. Libertà e violenza*, Roma, Meltemi, 2002, p. 39-40.

le monde des calls center.

Celestini et les calls center sont également au centre de l'attention d'Irina Possamai. Elle analyse trois œuvres différentes de l'artiste : l'œuvre théâtrale *Fabbrica* (2003), le film-documentaire *Parole Sante* (2008) et le roman *Lotta di classe* (2009). Ces trois formes d'art différentes (théâtre, cinéma, littérature) répondent toutes au besoin de dénonciation de Celestini¹¹. Le call center est le lieu de la *dématérialisation de la réalité* ; à partir de ce phénomène les artistes expriment l'urgence de réaffirmer le réalisme à travers leurs créations. Un cas exemplaire en est Michela Murgia, dont le roman *Il mondo deve sapere* (2006) est traité par Laura Nieddu. Elle en fait une analyse comparée avec le film qui a été tiré de ce roman, *Tutta la vita davanti* (2008) de Paolo Virzì. Le livre de Murgia naît à partir d'un blog que l'auteur tenait au moment où elle travaillait en tant que téléphoniste pour la compagnie américaine Kirby. L'œuvre garde donc un style particulièrement réaliste. C'est l'auteur même, nous rappelle Nieddu, qui met l'accent sur la vérité des faits narrés, et c'est pour cela qu'elle est désormais considérée une « spécialiste » de la précarité du travail en Italie¹². Ce qui rapproche le livre et le film d'après Nieddu c'est la conception que le call center est un univers dont il faut se sauver. Mais le message final est différent : si dans le film on peut avoir une lueur d'espoir (le titre même est emblématique), chez Murgia la seule voie de salut réside dans l'expérience individuelle : abandonner de manière solitaire le call center¹³. Le livre de Murgia a été décisif pour la nouvelle littérature du travail, puisque, après sa parution, les œuvres écrites à partir d'expériences directes ont été très nombreuses. Il est également symptomatique de la tendance au réalisme de la littérature italienne des dernières années.

Raffaele Donnarumma, qui aborde les *nouvelles formes de réalisme après le postmoderne*, se demande pourquoi on assiste dans le cinéma et la littérature contemporaine au besoin croissant d'affirmer que l'œuvre met en forme un événement qui s'est produit dans la réalité. Et pourquoi même les histoires inventées font référence à des événements réels¹⁴.

Le roman qui à son avis a porté à un vrai changement dans ce sens a été *Gomorra* (2006) de Roberto Saviano, qui n'est ni un reportage exact ni un roman pur. À propos du réalisme de cette œuvre, Donnarumma a parlé d'une sorte de « kantisme spontané »¹⁵ : le lecteur ne connaît pas directement les vrais faits (le *noumène*) mais seulement les *phénomènes* filtrés et mis en forme par l'auteur.

Un écrivain comme Andrea Bajani, par contre, a narré dans son livre *Cordiali Saluti* (2005) des histoires inventées, mais a été capable de reconstruire avec un grand réalisme l'atmosphère d'incertitude qu'on respire actuellement dans le monde du travail. Paolo Chirumbolo a illustré la volonté de Bajani de se confronter directement avec la réalité, en particulier la précarité du travail et de l'existence¹⁶.

D'après Maria Pia De Paulis-Delambert, il faudrait penser à une redéfinition de la catégorie de *réalisme* : il est nécessaire d'aller au-delà du sens traditionnel du terme, et on devrait parler plutôt *de confrontation avec la réalité*. L'œuvre de

¹¹ Cf. I. Possamai, "Ascanio Celestini e la fabbrica di parole sante: appunti per una lotta di classe", in *Narrativa* n. 31/32, p. 293-302.

¹² L. Nieddu, "Il mondo deve sapere che ci resta tutta la vita davanti. La caverna del call center raccontata dall'interno", in *Narrativa* n. 31/32, p. 291.

¹³ *Ibidem*, p. 292.

¹⁴ R. Donnarumma, " "Storie vere": narrazioni e realismi dopo il postmoderno", in *Narrativa* n. 31/32, p. 48.

¹⁵ *Ibidem*, p. 55.

¹⁶ P. Chirumbolo, "L'incertezza continua: l'Italia del lavoro vista da Andrea Bajani", in *Narrativa* n. 31/32, p. 269.

Massimo Carlotto et Marco Videtta, *Nordest* (2005) peut constituer un exemple éloquent. Ici le genre romanesque se mélange avec des éléments propres de l'essai, en offrant un point de vue plus global et mieux articulé par rapport au journalisme. La forme du *noir* choisie par les auteurs n'est qu'un filtre qui leur permet de traiter des problématiques bien plus amples et complexes que la simple exécution d'un crime. Le vrai protagoniste de l'œuvre est le territoire même du Nord-Est au niveau socio-économique, et les transformations qu'il est en train de subir¹⁷.

Carlotto et Videtta visent surtout à enquêter sur le cas singulier du Nord-Est italien : dans les années 1970 cette région était passée très rapidement de région pauvre d'immigrés à réalité industrialisée, un cas unique en Italie. Mais cette réalité appartient désormais au passé : à présent les industries disparaissent ou se délocalisent vers des territoires plus rentables pour les entrepreneurs. Ce sont les conséquences de la post-industrialisation, bien analysées par les auteurs. Le Nord-Est de Carlotto, selon Laurent Lombard, serait une sorte d'*homothétie* qui, en tant que microcosme, permet de comprendre le devenir économique du macrocosme¹⁸.

Un autre auteur très attentif aux processus socio-économiques est Giuseppe Genna. Il enquête dans *L'anno luce* (2005) sur le monde de la compétition darwinienne entre les grandes entreprises, en se servant de la fusion du genre roman pur et genre *noir*. Selon Claudio Milanese, la nouveauté de son œuvre c'est de renverser le traditionnel point de vue de la littérature du travail : le protagoniste n'est pas, comme dans les romans du XX^{ème}, un ouvrier, un salarié aliéné ou un « exploité », mais il s'agit d'un manager d'une grande entreprise. Un autre aspect mis en évidence par Milanese est le fait que dans l'œuvre se mélangent fiction et réalité, création fictionnelle et rigueur documentaire, notamment en relation avec la chronique financière et industrielle¹⁹.

Une fusion entre réalité et fiction est également à la base de *Cinacittà* (2008) de Tommaso Pincio. Le roman présente un caractère apocalyptique : l'auteur imagine une Rome du futur avec un système économique isolé du reste de l'Italie. C'est une économie dominée par les chinois, ayant un caractère archaïque et malhonnête, mais gagnante. L'euro a disparu pour faire place à la nouvelle monnaie, le *globo*. Mais ce n'est pas de la pure science-fiction. D'après Srečko Jurisic le futur de Pincio n'est pas un futur imaginaire mais plutôt un prolongement du présent, une distorsion qui montre certains effets de l'attachement à l'argent²⁰.

On observe ici parfaitement une confirmation de l'idée de Silvia Contarini selon laquelle on arrive à dire le vrai – en littérature – sous l'apparence du mensonge. C'est une technique narrative qu'elle oppose à celle de la propagande, qui se sert de la fiction pour cacher la vérité et qui est utilisée surtout dans le marketing, dans l'industrie et dans la politique²¹. Ainsi, j'aimerais conclure avec une provocation de Contarini, fort représentative de l'esprit de l'ouvrage collectif : « *Per conoscere le cose, per capire il mondo, sembra meglio leggere un romanzo, guardare un film* »²².

¹⁷ Cf. M. P. De Paulis-Delambert, "Nord-est di Massimo Carlotto: ascesa e declino del capitalismo tra sangue e misteri familiari", in *Narrativa* n. 31/32, p. 137-157.

¹⁸ L. Lombard, "La finitudine come orizzonte: mutazione, mobilitazione, globalizzazione nell'opera di Massimo Carlotto", in *Narrativa* n. 31/32, p. 167.

¹⁹ Cf. C. Milanese, "Sembrirebbe una fiction e invece è vero". *Mimesi e antinaturalismo in Giuseppe Genna, L'anno luce*", in *Narrativa* n. 31/32, pp. 113-124.

²⁰ S. Jurisic, "Roma città-azienda, Cinacittà di Tommaso Pincio", in *Narrativa* n. 31/32, op.cit, p. 200.

²¹ Cf. S. Contarini, "Raccontare l'azienda, il precariato, l'economia globalizzata. Modi, temi, figure", in *Narrativa* n. 31/32, pp. 23-24.

²² "Pour connaître les choses, pour comprendre le monde, semble-t-il mieux lire un roman, regarder un film", *ibidem*, p. 24.